



Est-il encore temps ?

« Nos sociétés sont en crise, la crise du progrès en constitue l'une des facettes ». Ainsi, dans une tribune explicitant cet automne les raisons de son soutien à la candidate aux Primaires socialistes Martine Aubry, Axel Kahn faisait confluier vers le pro-

Par Denis LAFAY

grès à la fois l'origine et le remède du mal, protéiforme, disséminé, contagieux, confortablement dénommé crise. Si donc notre société occidentale est en crise, c'est bien parce qu'elle a peu à peu vidé le progrès de sa finalité humaniste, universelle, désintéressée, préférant le vassaliser à des perspectives ou à des conditions purement marchandes, le ligoter à des desseins intoxiqués par la dictature quantitative du « toujours plus » et récompensés par les normes de l'avidité. Comme le détaille de son côté l'écrivain et journaliste Jean-Claude Guillebaud, l'idéologie de la course aux profits a arraisonné la science, c'est-à-dire qu'elle a aliéné le progrès scientifique au point de le démolir : « Autrefois, toute découverte scientifique était généreusement partagée avec l'humanité entière. Ainsi aspirine ou pénicilline ont sauvé sans qu'aucune barrière – géographique, financière – n'entrave leur administration. Aujourd'hui, toute découverte de ce type fait l'objet d'un brevet, est privatisée et marchandée. Les programmes de recherche sont désormais étudiés en fonction des perspectives de profit et non pas de la connaissance académique ou de l'intérêt de l'homme et de son environnement. Résultat : il est plus aisé de trouver les financements à la fabrication du Viagra qu'à celle de médicaments appelés à éradiquer la rougeole en Afrique. La solvabilité des septuagénaires américains est

nettement supérieure à celle des patients du Rwanda. Dès lors, on peut se demander si la science est fidèle à ses propres promesses, à ses propres principes ».

Utilisation immorale de la science

C'est bien à une course poursuite en faveur de ses propres intérêts, prioritairement mercantiles et cupides, que le progrès semble engagé. Exit, reléguée ou anecdotique, sa vocation intrinsèque de favoriser l'accès à la connaissance, l'épanouissement, l'autonomie, la liberté partagés des individus, de faire croître une maîtrise technique et technologique et donc une puissance collective dévolues à l'amélioration juste et équitable des conditions d'existence de l'Homme comme de la nature. Le progrès est aujourd'hui massivement dépourvu de sens. Plus exactement, aspiré par un phénomène d'amplification auto-catalytique – ainsi défini par Axel Kahn –, il a pour but le contentement endogène et exclusif de son propre développement, de sa propre prospérité. « Ce qui à l'origine était le levier d'un dessein a cessé de l'être. La société a égaré l'idée de sa finalité propre », résume le généticien. Une dérive qui a pour manifestation collatérale et extraordinairement dangereuse l'irruption d'un nouveau paradigme : les capacités des technologies ont commencé de dépasser celles de l'intelligence humaine à les comprendre et à les maîtriser. Pour preuves, illustre le président du Conseil économique, social et environnemental Jean-Paul Delevoye, les mécanismes de la finance internationale qui ont échappé à ceux-là mêmes censés les contrôler, ou encore la génétique et les OGM, si complexes qu'il est impossible de s'accorder sur leurs vertus et leurs dangers : « L'enjeu est donc d'assurer à l'indi-

vidu de redevenir seul pilote de l'outil technologique. Ce qui signifie, au-delà, le doter des moyens de comprendre, de décider, c'est-à-dire d'être responsable. La société de consommation a fait le choix, regrettable, de ne pas compenser l'appétence consumériste à satisfaire par la construction de convictions et de personnalités. La capacité de s'opposer, de faire un choix, et le sens de l'interdit ont été négligés. L'individu n'a jamais été autant prisonnier d'informations et d'émo-

LE PROGRÈS N'EST PLUS SYNONYME DE PROGRÈS HUMAIN. PIRE, CERTAINES DE SES FORMES FOMENTENT LA DESHUMANISATION DE LA SOCIÉTÉ

tions fabriquées par d'autres. Il est urgent de corriger cette dérive ». Autre éloquente démonstration, la neuroéconomie. Cette science a pour objet de mieux saisir les fonctionnalités du cerveau afin d'anticiper davantage les attentes et les comportements – notamment « consommateurs » de l'individu et donc de mieux sensibiliser, orienter, bref contrôler et manipuler ce dernier. Ou comment assujettir la volonté d'autrui, prendre l'ascendant sur l'individu, embastiller son autonomie et sa liberté, l'asservir à des mécanismes marchands, *in fine* devenir son maître et ériger une redoutable tyrannie. « Nous sommes là face à un cas typique d'utilisation immorale et non éthique de la science », fulmine Axel Kahn.

Projet humaniste

C'est donc bien parce que sa quintessence, sa substantifique moelle, sa vocation humanistes même se sont peu à peu évanouies que le progrès est en crise et concomitamment enflamme la crise sociétale. Le progrès n'est plus synonyme de

progrès humain, pire certaines de ses formes fomentent la déshumanisation de l'individu et irriguent celle de la société. L'utilité puis l'optimisme du progrès se sont évaporés, suscitant chez les citoyens jusqu'à la suspicion quant à sa nécessité. Comment expliquer alors qu'enfin affranchis de tout spectre belliqueux autour de leurs frontières – ce qui les distingue de leurs aïeux –, ces derniers expriment une peur aussi aiguë de l'avenir et prophétisent pour leurs descendants des conditions d'existence en recul ? Est-il acceptable de juxtaposer cette légitime appréhension, la santé sociale de la population, les nouvelles vulnérabilités et la propagation des inégalités et des injustices sur la prolifération de progrès technologiques aussi consommateurs de fonds, aussi futiles, aussi éphémères que des voitures toujours plus rapides, des smartphones toujours plus performants, des piscines toujours plus chaudes, des avions et des paquebots toujours plus gigantesques qui emmènent toujours plus loin des troupeaux de voyeurs toujours plus vils parqués dans des clubs de vacances toujours plus indécents voire décadents ? L'enjeu est à la réhabilitation, même à la résurrection du sens du progrès. Un sens, altruiste, qui agrège la raison et la créativité humaines au profit de soi, de ses proches, de tous les autres, donc de l'humanité. L'enjeu est à l'inversion des paradigmes, pour que la qualité abandonne puis étouffe le joug quantitatif, pour que l'horizon lointain mette au pas l'actuelle dictature de l'immédiateté. L'enjeu est à la restauration d'un projet humaniste de société pour revitaliser la confiance – en soi et mieux la porter vers l'autre –, et donc pour assurer au progrès une reconnaissance, une mobilisation, une dynamique fertiles. Mais est-il encore temps ? ●



© E. FOUJROT/KR IMAGES PRESSE

La crise est-elle, avant tout, celle du progrès ?

Au début du XX^e siècle, rares étaient ceux pour qui le progrès n'était pas un levier d'amélioration de la condition humaine. Aujourd'hui, cette confiance s'est érodée. On considère au contraire que le progrès ne permet plus d'assurer à nos enfants un avenir meilleur. Pire : il peut être jugé néfaste, immoral. Quelles sont les racines de ce renversement et de cette crise du progrès ? Le généticien Axel Kahn, président de l'Université Paris Descartes, s'est employé à répondre à cette question le 23 novembre lors d'une conférence à l'Université Claude Bernard Lyon 1. Trois personnalités lyonnaises (Jean-Noël Dumont, directeur du Collège supérieur, Alain Bonmartin, président de l'UCBL 1, et Mathieu Bonnet, directeur général de la CNR) ont répliqué.

« **P**our la première fois depuis trois siècles, quand on demande à une personne si ses enfants et petits-enfants vivront mieux ou moins bien qu'elle, le plus souvent elle est persuadée que le monde de demain sera moins favorable, moins accueillant, plus dur, plus incertain. J'en suis moi aussi persuadé. Cette conviction s'est établie en très peu de temps, et nous place

aujourd'hui dans une situation très singulière et inédite. Elle va en effet à l'encontre de la conception traditionnelle du progrès comme voie positive d'amélioration. Ainsi Condorcet décrivait le progrès comme la route de l'humanité sur le chemin de la vérité. Pour Sartre, le progrès était un processus d'ascension continue vers un terme idéal. Aux yeux de Victor Hugo, c'était le pas coutumier du genre

humain. Bref, l'idée était que la mobilisation de l'intelligence

PRIX NOBEL MAIS AUSSI CHIMISTE EN CHEF DE L'ARMÉE ALLEMANDE, FRITZ HABER FUT À LA FOIS UN BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ ET UN CRIMINEL DE GUERRE

humaine aboutissait à des connais-

sances, qui elles mêmes permettaient le développement de techniques et de savoir-faire. Ceux-ci donnaient lieu à des percées commerciales et industrielles, qui engendraient une accumulation de richesses. Le progrès, qui recouvre l'ensemble de ce processus, a donc longtemps été la promesse d'une amélioration du genre humain. C'est au nom de cet optimisme que notre monde a été créé. Cette défi-



Le progrès technologique, qui a toujours été en s'intensifiant au service d'une société de consommation, n'a-t-il pas « éloigné l'homme de son bien-être en rompant le lien social » ?, s'interroge Alain Bonmartin.

© E. FOUROT/AR/IMAGES-PRESSE

Le progrès technologique, qui a toujours été en s'intensifiant au service d'une société de consommation, n'a-t-il pas « éloigné l'homme de son bien-être en rompant le lien social » ?, s'interroge Alain Bonmartin.

Le progrès technologique, qui a toujours été en s'intensifiant au service d'une société de consommation, n'a-t-il pas « éloigné l'homme de son bien-être en rompant le lien social » ?, s'interroge Alain Bonmartin.

Le progrès technologique, qui a toujours été en s'intensifiant au service d'une société de consommation, n'a-t-il pas « éloigné l'homme de son bien-être en rompant le lien social » ?, s'interroge Alain Bonmartin.

Un mammifère comme les autres

Mais en réalité, le progrès est un concept et un espoir sur la nature qui ne recèle aucun pari sur l'homme, et aucun dessein non plus. C'est ce dont on se rend compte aujourd'hui – et on aurait pu le faire dès le début du xx^e siècle. Ainsi c'est en 1918 que le chimiste Fritz Haber a reçu le Prix Nobel. La même année, cet exceptionnel scientifique, juif prussien, très patriote et chimiste en chef de l'armée allemande, avait inventé le Zyklon B. Fritz Haber fut donc à la fois un bienfaiteur de l'humanité et un criminel de guerre. Sa femme Clara, également chimiste de

talent, après lui avoir reproché maintes fois ses actions, s'est suicidée. Clara et Fritz Haber incarnent deux visages de la science, qui peut être mobilisée au profit et au détriment de l'homme. Un autre élément fondamental doit être pris en compte: l'invention du libéralisme au xviii^e siècle. A l'inverse du progrès, le libéralisme part d'un pari anthropologique, et d'un pari pessimiste: on considère que

« IL Y A UN « EFFET BISON FUTÉ ». QUAND CELUI-CI A PRÉVU QU'UNE ROUTE SERA ENGORGÉE, ON S'APERÇOIT QU'ELLE L'EST EN FAIT UN PEU MOINS ».
JEAN-NOËL DUMONT

l'être humain, parce qu'il est un mammifère comme les autres, poursuit son intérêt et son plaisir. Même si cette recherche est facilitée par des capacités mentales exceptionnelles. C'est ce qui fait dire à Bernard Mandeville que les vices privés sont les vertus publiques: si l'on veut organiser la société, il faut prendre les gens comme ils sont c'est-à-dire avec leur égoïsme, leur cupidité... Pour les pères du libéralisme, la compétition entre les individus et les entreprises va donc fatalement faire naître des tensions et des inégalités. L'organisation libérale de la société requiert donc, à côté de la libre compétition (le libéralisme

économique), une organisation du libéralisme politique. Celui-ci va permettre l'expression de ce qu'il y a d'intolérable et d'excessif dans les inégalités engendrées, et pourra s'employer à les corriger. La réunion d'un libéralisme politique et d'un libéralisme économique est donc la condition pour aboutir à la prospérité des nations.

Libre compétition

Au xix^e siècle, on s'aperçoit que la libre compétition conduit au monopole – seul le meilleur persiste. L'intervention de la puissance publique est donc développée. Adam Smith conseille ainsi, pour que les citoyens aient du bon pain, de mettre les boulangers en concurrence, au lieu de laisser un seul boulanger jouir de son monopole. Enfin, un autre phénomène entre en ligne de compte: le pouvoir et le rôle de l'argent – je prépare d'ailleurs un livre sur le sujet. Pour les pères du libéralisme (Mandeville, Smith, Montesquieu, Ricardo...), la contrepartie numéraire doit être les moyens du « doux commerce », et non sa finalité. Or dans le cadre du libéralisme, le besoin de l'investissement et du numéraire rend nécessaire le développement du flux des capitaux: il faut stimuler les affaires pour engendrer de la richesse. Par conséquent, ce qui était le moyen du doux commerce devient de plus en plus un élément fondamental de l'objet même du libéralisme. Sous Keynes, ce pouvoir de la finance aboutit au désir que le régulateur public encadre le jeu, évite le monopole, répare les injustices. Mais aujourd'hui le constat est que libéralisme économique et politique sont dissociés. Ce qui avait fait le succès du libéralisme – sa capacité autorégulatrice – n'est plus démontré. L'économie a perdu la notion de sa finalité et du bien public. La conception originelle du progrès a du plomb dans l'aile. Il y a une relation étroite entre la crise et une nouvelle conception du progrès. La crise est au départ celle du progrès. Et toute solution pour tenter d'être plus optimiste qui essaierait de rétablir des mécanismes sans tenir compte de la finalité du bien public ne serait qu'un échec ».

(Propos recueillis par Julie Druguet)

La crise, un bienfait ?

Pour Jean-Noël Dumont, le pessimisme n'est pas de mise. Rebondissant sur la remarque préliminaire d'Axel Kahn, selon laquelle les générations futures évolueront dans un monde moins favorable, il se réjouit que pour la première fois l'humanité puisse anticiper sa propre ruine, et avoir conscience d'une responsabilité commune. « *Le sentiment de la crise vient de la conscience que nous avons des décisions à prendre dans une situation critique, en une communauté de destin* », se félicite le philosophe et directeur fondateur du Collège supérieur. Et d'expliquer que l'accroissement de connaissances sous l'effet du progrès rend certes plus heureux, mais aussi plus inquiet – pour Kant, le progrès était une vague qui ne cessait de monter, nous permettant de voir plus loin, et générant aussi davantage d'anxiété. Même refus du pessimisme pour Mathieu Bonnet. Le directeur général de la Compagnie nationale du Rhône (CNR) se veut optimiste face à ses troupes. « *Toute organisation, toute entreprise perdent leur raison d'être si elles n'ont pas un but et une utilité, ce qui implique de tendre à un certain progrès, même si l'on ne s'agit que d'un progrès technologique* », précise-t-il. Mais ce progrès technologique, qui a toujours été en s'intensifiant au service d'une société de consommation, n'a-t-il pas « éloigné l'homme de son bien-être en rompant le lien social » ? C'est l'interrogation d'Alain Bonmartin, qui rappelle que la notion de crise est inséparable d'un environnement social inacceptable – en témoignent les révolutions récentes autour de la Méditerranée.

Le progrès, irréconciliable avec la moralité ?

Le mécanisme de progrès appelle-t-il un jugement moral? Peut-on trouver morale (ou non) une innovation? De fait, de nombreuses voix s'élèvent aujourd'hui pour stigmatiser le progrès comme vecteur de croissance, entraînant de fait inégalités et souffrances. Par conséquent, certains en appellent

au concept de « croissance zéro », « décroissance »... ou exhortent à s'émanciper d'indicateurs rois comme le PIB, longtemps considéré comme le reflet du progrès d'un pays. Face aux mouvements très revendicatifs, ayant érigé l'indignation en moteur d'action, Axel Kahn et Jean-Noël Dumont nourrissent quelques suspicions. « *A s'indigner de tout, on n'est plus en état d'agir* », juge le premier, qui se dit plutôt « mobilisé ». « *Certains s'indignent, alors que tout le monde est d'accord avec eux* », estime le second. Au-delà de ces considérations, faut-il donc se doter d'indicateurs alternatifs au PIB, d'outils statistiques paraissant plus « moraux » car ne focalisant pas seulement sur la puissance de la production, mais aussi sur le niveau de vie et le bien-être d'un peuple? « *Prenons la frugalité par exemple*, avance Jean-Noël Dumont. *Est-elle plus « morale » que la consommation? Ce n'est pas sûr. La frugalité sera elle aussi facteur de progrès car elle obligera à inventer d'autres formes de vivre ensemble* ».

Accepter le risque

Avec le progrès, les connaissances s'accroissent, mais aussi le sentiment de risque. D'où le fameux

« principe de précaution ». Ce dernier n'est-il pas de nature à entraver le progrès scientifique? C'était

Quand *Bison Futé* a prévu qu'une route sera engorgée, on s'aperçoit qu'elle l'est en fait un peu moins ». A



« On peut travailler sur des technologies vieilles de 100 ans et leur trouver des usages inédits grâce au travail d'ingénieurs, mais aussi de philosophes, de sociologues... ». Mathieu Bonnet

© E. FOUROT/AR IMAGES PRESSE

vallier sur des technologies vieilles de 100 ans, comme l'hydraulique, et leur trouver des usages inédits grâce au travail d'ingénieurs, mais aussi de philosophes, de sociologues... », illustre Mathieu Bonnet. Et de rappeler qu'à l'apparition de l'électricité, la facturation était indexée sur le nombre de lampes présentes dans chaque foyer. « *En inventant le compteur*, M. Westinghouse a rafflé la mise! ».

Le scientifique face à son invention

Revient-il aux scientifiques d'évaluer les conséquences de leurs découvertes? Sont-ils plus ou moins légitimes pour réaliser ce « droit de regard », déterminant si l'innovation en question a permis de conduire ou non à une amélioration, à un mieux-être... et à quel prix? « *Le savant n'est pas mieux placé que le pâtissier ou le coureur cycliste pour dire la conséquence de son action* », estime Jean-Noël Dumont. « *Pour que l'évaluation soit pertinente, il faut un regard objectif* », renchérit Alain Bonmartin. Pour autant, parce

la position du rapport Attali en 2008. En d'autres termes: la volonté d'éviter le risque, en tentant de prévoir chaque paramètre, n'est-elle pas de nature à tuer dans l'œuf tout progrès? « *C'est l'effet Bison Futé*, note Jean-Noël Dumont.

trop vouloir circonscrire le risque, celui-ci s'évanouit, se transforme, se déplace. Insaisissable risque, qu'il semble impossible de combattre. A une posture défensive croquevillée, il faut donc privilégier un volontarisme salutaire. « *Les jeunes sont souvent persuadés qu'il existe un process « monde » sur lequel ils n'ont aucun pouvoir, à l'image des lois du marché ou de celles de la génétique. Je suis persuadé qu'il n'en est rien. Je leur dis souvent: « Osez vouloir, et ainsi vous pourrez »* », rappelle Axel Kahn.

Comment faire naître le progrès?

Quels sont les ingrédients présidant à la naissance d'une innovation? Comment, par des leviers managériaux, organisationnels, techniques, sociaux, favoriser cette éclosion? Le président de l'Université Lyon 1 préconise de travailler en cercles, casser les silos et décroisonner afin d'aboutir à des innovations produites. Mais l'innovation peut être aussi d'usage – le succès de l'Iphone vient de le démontrer. Là encore, la clé est le décroisonnement: « *On peut tra-*

« POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS TROIS SIÈCLES, NOUS SOMMES PERSUADÉS QUE NOS ENFANTS VIVRONT DANS UN MONDE MOINS FAVORABLE, MOINS ACCUEILLANT, PLUS DUR, PLUS INCERTAIN ». AXEL KAHN

qu'il dispose de connaissances pointues et qu'il est au centre même du processus de genèse de son innovation, le scientifique est particulièrement indiqué pour percevoir les conséquences sociales et politiques de celle-ci. Ce qui lui permet de jouer, au besoin, le rôle de « lanceur d'alerte ». Pour autant, un bon « savant » n'est pas seulement un excellent scientifique, qui, parce qu'il démontre des qualités certaines de créativité et d'originalité, rencontrera le succès. En effet, sa place n'est pas tant à l'intérieur des laboratoires qu'au cœur même de la société. « *Un scientifique ne peut se désintéresser d'apporter l'information nécessaire au débat public et citoyen* », tranche Axel Kahn. ● JD



« Pour la première fois l'humanité peut anticiper sa propre ruine, et avoir conscience d'une responsabilité commune ». Jean-Noël Dumont.

© E. FOUROT/AR IMAGES PRESSE